

Les deux voeux de Noël

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **32 (1964)**

Heft 12

PDF erstellt am: **01.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569775>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les deux voeux de Noël

A mes amis Robert et Jacques, de Nice.

Les circonstances me préparaient de tristes fêtes de Noël. Trois jours plus tôt, mon ami Marc, avec lequel je vivais quotidiennement, conjugalement, — je ne peux dire, selon la formule consacrée en parfaite intelligence, car l'intelligence est ce qui lui manquait le plus —, Marc m'avait quitté. Je l'avais aimé sur le double plan d'une entente sexuelle et d'une gentillesse réciproque maintes fois éprouvée. J'aurais pu me lasser à la longue de son inculture, de la sottise de ses jugements péremptoires; manque de chance, c'est lui qui s'était lassé le premier de la relative supériorité que me donnaient quelques années d'expérience, de ce qu'il nommait avec mépris ma «supériorité morale». Pourtant, j'ai trop souffert dans ma jeunesse d'avoir senti cette supériorité affichée chez d'autres pour ne pas la cacher autant que possible. Quoiqu'il en soit, Marc m'avait quitté pour un garçon plus jeune que lui. J'espère seulement qu'il saura bientôt lui donner ce que d'autres m'ont donné quand j'étais en âge d'apprendre et que j'ai tenté de lui transmettre.

Il a l'avenir devant lui et je lui souhaite tout le bonheur du monde. Mais, pour moi, en cette période de fêtes, je me sentais terriblement seul, désemparé et cafardeux, beaucoup moins philosophe que je ne voulais le paraître. Je décidai de me sauver de Paris qui était, évidemment, gris, pluvieux, et d'une tristesse pénétrante en cette saison. Mais où aller ? Je n'ai aucun goût pour les sports d'hiver; la soi-disant chaleur du soleil sur la neige de l'Alpe d'Huez me paraît aussi artificielle que les plaisirs qu'on va chercher en ces endroits. Je n'avais une chance de trouver la douceur d'un vrai rayon de soleil que sur la Côte d'azur. J'ai donc pris un billet pour Nice, sans savoir encore si je monterais dans le train ou si je me jetterais dessous. Par paresse peut-être, et parce que le train était trop long pour que je traîne ma valise jusqu'à la hauteur de la locomotive, j'ai préféré m'allonger sur ma couchette réservée. Je me consolai de cette lâcheté en pensant qu'il faut laisser faire le destin, laisser au train le soin de dérailler s'il en a envie et, ainsi, n'avoir pas la responsabilité de mon sort. Le destin décida que je devais vivre et surmonter mon désespoir car je m'éveillai le lendemain peu avant Toulon. Des paysages d'oliviers, de pins, des échappées sur une mer bleue comme on ne peut l'imaginer à Paris en décembre, me rendirent, sinon le goût de vivre sans Marc, du moins l'impression que ce train avait eu raison de ne pas dérailler.

Quand je dis que c'était la veille de Noël c'est façon de parler : j'arrivai à Nice le 22 décembre au matin; mais jusqu'au 24, je ne fis que traîner un corps sans âme de la promenade des Anglais à Cimiez en passant par le boulevard Gambetta ou l'avenue de la Victoire. Ce n'était qu'une ville cossue, aux blancheurs fondantes, détestable au temps des touristes et désespérante quand elle se trouvait livrée à sa vérité : décor sans âme dans un théâtre abandonné.

Heureusement, je me souvins soudain d'avoir connu dans mon enfance, quand j'y venais avec ma mère, une autre ville qui ne ressemblait en rien à cette maison de repos pour rentiers millionnaires : le Vieux

Nice. J'allai y rôder. Je me promenai dans les allées toujours vertes et odorantes, et calmes, des jardins du Château; j'allai sur le port où de beaux marins au torse nu chargeaient les bateaux; je me perdis dans des ruelles chaudes et montantes où des plateaux de pissaladière reposaient sur la tête de beaux gars qui en franchissaient les degrés d'une course dansante, tenant d'une main leur charge en équilibre, le tricot de corps relevé par ce geste découvrant leur ventre bronzé, ombré de poils noirs, étoilé d'un nombril d'où rayonnait leur sensualité. Je croisai des regards bruns et chauds, des sourires éclos comme des œillets rouges sur des lèvres dures; les garçons aux hanches minces roulaient dans leur pantalon serré des fesses que j'imaginai fraîches et fermes comme des pêches et tenaient dans la main gauche enfoncée au creux de leur poche un désir dont ils entretenaient l'évidence. C'était Nice, le vrai Nice, le vieux port méditerranéen voué au plaisir et au sexe. J'allai, le sourire au coin des lèvres et des yeux, dans un champ de jasmin.

Vers le soir, j'arrivai devant l'étroite porte d'un petit restaurant d'où s'échappaient des sons de guitare. La porte était ouverte, j'entrai. Quelques tables, de jolis dessins du vieux Nice au mur, peu de clients et point de femme. Je m'assis, je commandai mon dîner. Je compris bientôt que le serveur n'était pas un serveur mais l'un des deux patrons de l'établissement; l'autre s'activait à la cuisine. «En cette saison, vous comprenez, le personnel... m'expliqua-t-il. Ce n'est pas la saison des vacances».

Ils étaient très aimables tous deux, l'un blond aux yeux très doux, le sourire amical; l'autre brun, plus vif, plus brillant, au regard rieur. Apportant son assiette, mon serveur me demanda la permission de venir dîner à ma table. C'était simple et charmant, nous avons bavardé et j'ai appris que j'étais tombé, sans l'avoir voulu ni cherché, dans un endroit où j'avais toutes chances de pouvoir oublier l'abandon de Marc sans risquer d'être détourné de son souvenir par un jupon aventureux...

«Qu'êtes-vous venu chercher ici?», me demanda Jean. «Je m'appelle Jean, m'avait-il dit d'abord sans équivoque, et mon ami s'appelle Roger».

«Ce que je suis venu chercher, je ne sais pas. J'ignorais en entrant ici que je trouverais une ambiance amicale et familière».

«Je veux dire : qu'êtes-vous venu chercher à Nice ? Un Parisien seul dans cette ville le soir de Noël, ce n'est pas courant. C'est plutôt la saison des rentiers et des voyages de noce».

J'eus un pincement au cœur en pensant à Marc. En effet, qu'étais-je venu chercher si loin ? Inconsciemment, sans doute, l'espoir d'une aventure au soleil, la vue de beaux corps nus et bronzés, alors qu'à Paris les pardessus épais et les gros foulards ne laissaient imaginer que des peaux blanches et des nez rouges, des corps se pressant sans idée d'amour sous la pluie noire, dans le brouillard glacé. Un renouveau, le souvenir de vacances estivales avec l'ami que j'aimais... Comment l'exprimer ?

Sous ce regard affectueux, je faillis avouer que je désirais Marc, seulement Marc. Mais, par pudeur, je fis une réponse cynique et désinvolte :

«Ce que je voudrais ? Eh ! bien voici mon vœu de Noël, ou plutôt mes deux souhaits : d'abord, un beau gars musclé et ardent, un corps de jeune dieu, pour certains plaisirs très précis où le cœur n'ait point de part. Et puis, mais c'est plus complexe, plus difficile à exprimer : l'amitié tendre d'un garçon qui ne serait pas qu'un corps et qu'un sexe, un amour

aussi beau, plus complet encore que celui que j'ai connu . . . Malheureusement, voyez-vous, chaque fois que j'ai recherché l'un de ces deux objectifs, j'ai rencontré l'autre, toujours à contre-temps. Il m'est arrivé de peiner des garçons qui auraient pu devenir des amis en les traitant comme des objets de plaisir; il m'est arrivé plus souvent d'attacher mon cœur à des êtres qui n'avaient à donner que ce que donnent les prostituées. Manque de chance !».

Jean me sourit gentiment : «Eh ! bien, décidez ce que vous désirez pour ce soir. C'est la nuit de Noël. Allez faire un tour, puis revenez après 23 heures. La boutique fermée, nous recevons quelques amis, des habitués. Vous trouverez peut-être parmi eux celui qui réalisera l'un de vos désirs».

Il fit signe à Roger qui acquiesça avec un sourire chaleureux à cette invitation. Je me sentais déjà réconforté par tant d'amitié inattendue, comme si j'avais retrouvé une famille, de vieux camarades.

Il était 21 heures. Je décidai d'aller flâner au bord de la mer en attendant le moment du rendez-vous, Je retrouvai le quai des Etats-Unis. La nuit était claire, l'air presque doux, la lune brillait. Le bruit de la mer sur les galets était comme les battements d'un cœur; une gorge respirant doucement sous la somptueuse rivière de diamants que lui donnaient les lumières de la Promenade des Anglais.

C'était féérique. Accoudé à la balustrade, je contemplai longuement la nuit. Puis, soudain, j'eus la sensation d'une présence non loin de moi. En effet, à quelques mètres, un garçon s'était appuyé aussi à la balustrade et regardait l'horizon en fumant. Mais, à la lueur de sa cigarette, j'eus l'impression que son regard m'observait surtout. Avec un air faussement détaché, je repris ma promenade et passai près de lui. Certainement, il était très beau, brun, grand; très jeune aussi, guère plus de vingt ans. Les épaules larges, les hanches minces, une nuque douce et musclée dans le col ouvert de la chemise blanche. Un gigolo ? Probablement pas. Ses vêtements étaient élégants et il portait une bague en or, preuve qu'il ne recherchait pas plus que moi les aventures dangereuses.

Je m'éloignai lentement. Le garçon me rejoignit, me dépassa, alla encore s'accouder plus loin. Je déteste ces travaux d'approche souvent interminables, ces demi-sourires, un accord ridiculement retardé, entre deux garçons qui n'ont, de toute évidence, qu'une idée : faire l'amour ensemble.

Le garçon s'éloignait de nouveau, je commençai à m'énerver. Pris par la soudaine résolution des timides, je le rejoignis à grands pas : «Pardon monsieur, lui dis-je vous êtes seul, je suis seul, c'est la nuit de Noël. Si la solitude vous pèse autant qu'à moi, voulez-vous que nous fassions quelques pas ensemble au lieu de les faire l'un derrière l'autre ?».

Je risquais de me faire rabrouer, bien sûr, mais enfin ma proposition n'avait rien d'indécent et je vis le garçon sourire, amusé : «D'accord !», me dit-il.

Il restait à trouver une suite à la conversation, je ne sus que retomber dans les banalités :

«Vous êtes de Nice ? . . . En vacances ? . . . Vous n'avez pas d'accent . . . Quelle belle nuit ! . . .». Puis, retrouvant un peu d'audace, je proposai

une promenade sur les galets au bord de l'eau. Le garçon hésita puis me suivit en silence.

Je n'ai pas à raconter ce qui se passa quelques instants plus tard sur la plage, à l'abri d'une barque. Mais c'était... ce fut très beau. A la fois passionné et tendre, sans aucune réserve mais purifié par une sorte de gentillesse réciproque. Et j'avais rarement tenu contre moi un corps aussi parfait, un corps d'homme et d'adolescent à la fois, voluptueux, savant, naturel...

Je pensai un instant à mes amis du restaurant. Je pourrai leur dire : «Le premier de mes désirs, du moins, est réalisé, et plus merveilleusement que je ne pouvais l'espérer. Il ne me reste qu'à trouver l'ami qui atteindra mon cœur pour que mes vœux de Noël soient comblés».

Cette pensée me ramena à la notion du temps. Il était près de 23 heures. Je m'excusai auprès d'Olivier, — il m'avait dit s'appeler Olivier —, de devoir le quitter si vite. Cette hâte après le plaisir n'était pas très élégante, mais Olivier me rassura en me disant qu'il devait également rejoindre des amis. «C'est dommage ! ajouta-t-il. Nous valons peut-être mieux que cette aventure mais, dans ces conditions, l'anonymat et l'adieu sont préférables. Passe un joyeux Noël...». Et dans l'ombre, juste avant de rejoindre les lumières de la Promenade, il me plaqua un bon baiser sur la joue, un baiser fraternel.

Je n'avais jamais reçu un tel cadeau, j'en restai un moment ému, étonné. Déjà, Olivier s'éloignait rapidement dans la nuit.

J'étais encore remué par cette belle aventure en arrivant au restaurant. La porte était fermée, un discret coup de sonnette et Jean ouvrit aussitôt, me recevant comme si j'étais un vieil ami. Il y avait là une vingtaine de garçons qui dansaient entre eux ou étaient accoudés au bar. On avait enlevé les tables et, sous la lumière tamisée, la salle était intime. La plupart de ces garçons étaient jeunes et beaux, agréables, tous étaient discrets et de bonne éducation. L'effroyable genre «folles tordues» que j'avais eu l'occasion de voir ailleurs semblait impitoyablement écarté de cette maison.

Roger m'accueillit avec son chaud sourire : «Je vous offre un verre. Si quelqu'un vous plaît ici, dites-le moi, et je vous renseignerai s'il est en puissance d'ami ou si vous pouvez tenter votre chance, afin d'éviter les malentendus». J'avais envie de lui répondre que lui me plaisait, mais c'était inutile puisqu'il était «en puissance d'ami», et, d'ailleurs son ami me plaisait autant que lui, mais cela restait sur le plan de l'amitié.

Le temps passa vite, j'observai mes compagnons de soirée qui étaient gais, rieurs, et toujours fort corrects. J'échangeai quelques mots avec plusieurs, j'en invitai deux à danser, mais le petit «déclat» tant espéré ne se produisait pas. Sans doute, l'ami rêvé que je désirais pour cette nuit de Noël ne se trouverait pas aussi facilement qu'un garçon à qui l'on demande de «dormir» ensemble pour une heure. D'ailleurs, la plupart de ces garçons avaient déjà fait leur choix et dansaient joue contre joue. Je commençai à ressentir l'horrible mélancolie du solitaire, inutile et envieux parmi des couples heureux...

Minuit allait sonner quand la porte s'ouvrit encore une fois et je vis entrer Olivier. Il bavarda un moment avec Jean et Roger qui semblaient heureux de le voir et lui reprochaient son retard. Il était resté près de

la porte, contre le bar, et ne m'avait pas vu. J'écartai doucement les danseurs pour m'approcher de lui. Il m'aperçut enfin, ouvrit de grands yeux, puis son visage s'illumina d'un sourire et il me tendit les deux mains. «Viens danser», lui dis-je pour l'écarter des regards surpris et pour l'avoir tout à moi.

A moi seul . . . Jusqu'à l'aube, il resta dans mes bras, tout contre moi, mon regard plongé dans son regard heureux. Quand minuit sonna je lui rendis son baiser de la plage, puis beaucoup d'autres baisers . . .

«Cachottier ! me glissa Roger passant près de nous. Je croyais que vous ne connaissiez personne !».

«C'était vrai quand je vous l'ai dit. Maintenant, j'ai l'impression de n'avoir jamais été seul».

«Attention, me dit Jean un peu plus tard, Olivier peut réaliser votre second vœu, mais non le premier ! Il est sensible et sincère. Nous ne vous permettrons pas de lui faire de la peine».

«Merci pour cet avertissement, cher Jean; je l'aime déjà assez pour vous en aimer davantage. Mais soyez tranquille, le père Noël a réalisé mes deux vœux en un seul». Jean ne pouvait comprendre, mais je ne pouvais lui expliquer.

La nuit s'achevait quand nous sortîmes. Je ne sais ce qu'Olivier dit à l'oreille de Jean, mais j'entendis ce dernier répondre : «Je suis heureux pour toi».

Nous nous retrouvâmes près de la mer quand les étoiles pâlissaient déjà au ciel. Je fus envahi soudain par un sentiment de panique. «Déjà le jour, Olivier ! Tout passe si vite, et je ne voudrais plus te perdre, pas même t'abandonner un instant. Pourquoi faut-il que je reparte pour Paris dans deux jours ? Pourquoi ce merveilleux cadeau de Noël devra-t-il se faner ? Je ne veux pas . . .»

A ma grande stupéfaction, Olivier éclata de rire. «C'est vrai, me dit-il, tu ne sais pas ! Je ne suis à Nice que pour les vacances de Noël, parce que ma famille y habite. Mais je suis étudiant à la Sorbonne et je vis à Paris. Même, si tu le veux, j'avancerai mon départ pour voyager par le même train que toi. Moi non plus, je ne veux plus te quitter . . .»

Les vagues chuchotaient doucement au bas de la plage des confidences, des promesses, une chanson complice. Le jour, la vie, recommençaient.

R. Gérard

Réponse

Du Consistoire de l'Eglise bâloise à différentes demandes pour une prise de position envers le problème de l'homosexualité.

A la suite de certaines accusations et insinuations, formulées par des membres du Réarmement Moral de Caux à l'adresse du Dr. Bovet, savant reconnu et infiniment humain, le Consistoire de l'Eglise bâloise a pris position dans une question trop longtemps ignorée par l'Eglise. Nous nous faisons un plaisir de reproduire ci-après la «réponse», faite aux hommes de Caux. Cette réponse, qu'un de nos amis a bien voulu traduire pour nos lecteurs de langue française, est datée du mois de février 1964. C.W.

En relation avec la pétition très combattue contre le Dr. Bovet, peu avant la journée des Eglises, le Consistoire de l'Eglise de Bâle-Ville avait reçu onze écrits qui tous ont demandé une prise de position envers les